

Tout en achevant la transcription de ces vieilles et intéressantes légendes, je me disais : « Il en sera de moi comme des anciens. Et à quoi me servira-t-il d'avoir été plus sage ? Et qu'est-ce que l'homme a de tout son travail et du rongement de son cœur dont il se travaille sous le soleil ; « car tout est « vanité et rongement d'esprit¹. »

Ce qui suit est une traduction gracieusement faite pour moi par le comte de Landburg, consul général de Suède et de Norvège au Caire; elle est tirée de la géographie de Chams ed-Din Abou Abd Allah Mohammed ed-Dimachgué (né en 1256, mort en 1356). Voici le chapitre de ce livre : *Moukhhbat ed-dahr fê Adjaïb al-barr oualbahr*, édité par le professeur Mehren (St-Petersbourg, 1866), où il parle (p. 88) des quatre rivières du Paradis :

Les savants disent que la rivière égyptienne appelée Nil est la rivière de Nubie. Ses fontaines sont dans les Monts de la Lune, qui séparent les pays habités de l'Équateur des terres inconnues du sud. Les dix rivières sortant de ces fontaines coulent avec rapidité entre de grands arbres et sur des sables compacts, dans dix vallées, dont la plus occidentale est à quinze journées de marche; elles se jettent dans deux grands lacs éloignés l'un de l'autre de quatre journées de marche. Pareil nombre de journées suffirait pour faire le tour du lac oriental, avec toutes ses îles et toutes ses montagnes; il en faudrait cinq pour le lac de l'Occident. Dans leurs îles et dans le pays de rivières qui les séparent, demeurent des nègres soudanais, dont la nature diffère peu de celle des bêtes. Ils dévorent qui les attaque. Celui qui surprend une personne d'une autre tribu la tue et la mange comme du gibier. La position de ces lacs est à 50°-56° longitude, vers les sources, et à 6°-7° de latitude au sud de l'Équateur. Le lac oriental porte le nom de *Koukou* et de *Tamim es-Soudan*; celui de l'autre est *Damadim* et *Galdjour* et *Hadjami*. De chacun d'eux sortent quatre rivières courant à travers des vallées habitées par les Soudanais. Elles se jettent toutes vers le 7° de latitude en un grand et vaste lac appelé *Djaouas* et *el-Djamia* (en arabe, « le Collecteur ») et aussi *Kouri*² des Soudanais. Son circuit est d'environ six journées; il renferme les îles de *Djaouas* et de *Kouri*, peuplées de Soudanais. Trois grosses rivières sortent du lac : l'une court à l'ouest, c'est la *Rhâna*; une autre coule vers le sud et se replie vers l'est, c'est la rivière *ed-Damadim* ou le *Maguid Chou des Nègres*, et la troisième est la rivière de Nubie, c'est-à-dire le Nil. Il court vers le nord jusqu'à la Méditerranée; la rivière *Damadim* coule vers la mer du Sud, et la *Rhâna* vers l'océan Occidental.

1. Livre de l'*Ecclésiaste*, chap. II.

2. De la tribu Ouakouri ou Bakouri, sur la rive nord du lac Victoria, où elle existe encore aujourd'hui.

CHAPITRE XXX

LE ROUVENZORI. « ROI DES NUAGES »

Voyageurs récents qui ont manqué la vue de la chaîne. — Les Monts de la Lune d'après les classiques. — La chaîne aperçue par nous du Pisgah en 1887. — La Montagne Neigeuse et les Pics Jumeaux; premières constatations en 1888 et en janvier 1889. — Description de la chaîne. — La vallée de la Semliki. — Description du Rouvenzori. — L'écoulement principal de la chaîne montagneuse. — La forêt d'Aouamba, dans la vallée de la Semliki. — La vallée est abritée des vents. — Nouveautés curieuses en botanique dans la forêt d'Aouamba. — Les plaines entre Mtsora et Mouhamba. — Changement de climat et de végétation à mesure qu'on approche du flanc méridional du Rouvenzori. — Sentiments qu'inspire le Rouvenzori. — Pourquoi le Rouvenzori garde tant de neige. — Les champs de neige et de débris. — Autres aspects du Faiseur de Pluies, dit aussi Roi des Nuages. — Impression faite par les pics sublimes et les gorges blanches.

Nous venons d'entendre les récits des anciens âges sur la chaîne de montagnes que les géographes européens appelaient *Mons* ou *Montes Lunæ*, et les compilateurs arabes, *Djebel Koumr*, *Goumr* ou *Kamar* : Monts de la Lune, aussi. Il nous reste à décrire le Rouvenzori des tribus lacustres, tel que nous l'avons vu nous-même.

Des siècles de silence avaient passé sur lui et nombre d'années s'écouleront peut-être avant que le pied d'un explorateur, anglais ou autre, vienne en fouler les pentes. La route du Nil est fermée pour longtemps. Comme un flot dévastateur, les Manyouema, les « pillards de l'ouest », avancent vers les hautes régions du nord-est, ravageant tout sur leur chemin, faisant le désert devant eux. Les vivres manqueront aux expéditions venues de l'ouest; le nombre et la férocité des Ouara-Soura et l'astuce des Ouanyoro ne permettront désormais le passage par le Toro qu'à des forces considérables.

Si la route de l'est présente de sérieuses difficultés, on se

demande, en présence des événements dont l'Ouganda est le théâtre et dont l'influence se fait sentir jusqu'à Ouddou et l'Ankori, si celle du sud-est restera longtemps possible. Ajoutons-y ce fait étrange que nombre de voyageurs modernes, Sir Samuel et lady Baker, Gessi Pacha, Mason Bey, en 1877, notre propre expédition en 1887 et Emin Pacha en 1888, ont presque frôlé ce géant sans se douter de sa présence; et l'on comprendra qu'il soit bon de décrire en détail la chaîne des Montagnes de la Lune.

Ce Rouvenzori, en effet, peut être visible des régions explorées par Sir Samuel Baker, comme le dôme de Saint-Paul l'est du pont de Westminster. Ce Rouvenzori, Gessi et Mason, circumnaviguant le lac Albert, auraient pu en signaler les crêtes neigeuses; sans doute furent-elles alors enveloppées de ces brumes profondes, de ces nuages épais sous lesquels, trois cents jours dans l'année, la chaîne cache sa colossale couronne.

Et puis, cette histoire qui remonte si haut, les fables tissées autour de lui, sa relation avec le vieux Nil consacré par les siècles, le Nil des Pharaons, de Joseph, de Moïse et des Prophètes, le Nil dont il garde les principales fontaines, et cette « Mer des Ténèbres », née de ses flancs, ce lac Albert-Édouard, — d'où sortent la Semliki, ce Nil de l'occident, et le Kafour, qui coule vers l'Orient, alimentant d'un côté le lac Albert et, de l'autre, le lac Victoria; — ses rares apparitions hors de sa sombre nuit et à l'endroit même où de modernes voyageurs contemplaient un « lac illimité »; ce nom si bien trouvé de Montagnes de la Lune — longtemps et vainement cherchées; sa rude et sauvage grandeur, sa formidable altitude, — tout nous fait un devoir de consacrer à ce Rouvenzori, devant lequel (s'il fallait en croire les poètes) Alexandre et César auraient voulu se prosterner, autre chose qu'une note écrite à la hâte sur un carnet. Qui a contemplé l'Oberland Bernois sans en garder l'impression ineffaçable? Pour moi, voyageur de longue date, à l'heure où pour la première fois je vis se dresser devant mes yeux cette chaîne fière et superbe, j'éprouvai une sensation unique en mes vingt-deux années d'explorations africaines, tellement profonde — qu'elle me domine encore aujourd'hui et m'oblige à raconter ce que j'ai vu.

Pendant notre voyage au lac Albert, en décembre 1887, nous

eûmes, de l'éperon du Pisgah, la vue d'une longue chaîne boisée dont nous estimâmes l'élévation à 2 400 mètres — courant du sud-est au sud. Quelques semaines après, en venant du lac, nous vîmes émerger subitement deux énormes cônes tronqués, portant Sud $\frac{1}{2}$ Ouest, que nous appelâmes les Pics Jumeaux » et dont la hauteur pouvait être de 3 000 à 3 600 mètres. Leur forme remarquable et les linéaments révélés, ci et là, nous firent penser qu'entre eux et le pic Gordon Bennett devait s'étendre une région très intéressante.

Lors de notre second voyage au Nyanza en avril 1888, les « Jumeaux » restèrent invisibles; mais le 25 mai, à deux heures de marche après la plage du lac Albert, nous fûmes arrêtés net par le plus prodigieux des spectacles. Une chaîne neigeuse, portant 215°, apparaissait tout à coup. Point de pics, mais une masse formidable, à sommets presque carrés, longue de 50 kilomètres, placée entre deux grandes crêtes, de 4 500 mètres moins élevées, et s'étendant sur une même longueur de 50 kilomètres à chaque côté du massif central. Ce jour-là, elle fut visible pendant plusieurs heures. Le lendemain, elle avait disparu : nulle trace ne restait des cônes jumeaux ou de la montagne neigeuse.

Lors de notre troisième voyage au Nyanza, en janvier 1889, et pendant notre séjour de plus de deux mois à Kavalli, le Rouvenzori restait invisible, lorsqu'un soir, levant les yeux vers le point où nous le cherchions toujours, soudain, comme par magie, la chaîne tout entière jaillit à la fois du sein des nuées, fière de se montrer dans sa gloire et sa beauté à des milliers de regards anxieux.

La partie supérieure de la chaîne, qui paraissait alors divisée en cimes presque cubiques, baignées d'une vive lumière, avait l'air d'être suspendue dans le ciel, d'un bleu profond, pur comme le cristal; les larges draperies de vapeurs, d'une blancheur laiteuse, montaient à mi-hauteur et, au-dessus, semblaient flotter dans l'éther, image d'une de ces îles bienheureuses qu'on disait voyager entre ciel et terre.

A mesure que le soleil s'inclinait vers l'ouest, la bande vaporeuse se faisait de plus en plus légère, pour disparaître ensuite; l'île flottante s'était immobilisée sur les pentes montagneuses et la lunette nous permettait de suivre sans effort les contours précis de ses flancs et les grandes ondulations de sa

masse. Bien qu'elle fût à 120 kilomètres de distance, nous distinguons sur les pentes la ligne frangée des forêts, les bouquets de bois sur les larges terrasses, couronnant le faite des tours ou suspendus au bord des précipices. Nous remarquons même le brun pourpré des frontons rocheux, s'alignant, en face du soleil, sur le bleu lumineux du ciel.

Le côté qui se présentait à nos regards paraissait singulièrement escarpé, inaccessible peut-être. Les névés nous semblaient de simples mouchetures, et cependant leurs minces traînées de neige descendaient très bas sur les talus, coupées par une crête nue qui s'interpose entre la chaîne centrale et les collines Balegga, à 20 kilomètres de distance et au-dessus desquelles le Rouvenzori, 100 kilomètres plus loin, s'élève, colossal et magnifique.

N'oublions pas qu'un ciel pur est chose très rare en cette région : n'eût été la durée de notre séjour, le Rouvenzori fût resté longtemps encore inconnu.

Pendant notre voyage vers le sud en mai 1889, le long des collines des Mazamboni et des Balegga, la grande chaîne fut presque journellement visible, non en entier, mais par échappées successives : tantôt un pic, tantôt une épaule, l'image indécise d'une crête ou celle d'un contrefort ; ici, l'éclat soudain de la neige virginale jaillissant des nuages sombres ; plus loin, au contraire, les flancs du colosse, noirs comme la nuit, émergeant des vapeurs floconneuses. Mais lorsque la fière montagne daigna se montrer sans voiles, la précision, l'étrange netteté de ses lignes nous rendit facile le tracé de notre voyage ultérieur.

Nous ne pûmes cependant nous rendre un compte exact des divers détails de la chaîne, qu'après avoir traversé la Semliki et une grande partie de l'épaisse forêt qui croît avec une ampleur si magnifique dans l'atmosphère humide et chaude de la vallée.

Les lecteurs européens se feront une idée de cette dépression et des montagnes qui la bordent, en considérant que sa largeur moyenne représente celle du Pas de Calais entre Douvres et la France, et que sa longueur est celle de Douvres à Plymouth, ou bien de Dunkerque à Saint-Malo. Sur sa droite, à l'occident, ce sont les collines des Balegga et le plateau onduleux élevé de 1 000 à 1 200 mètres au-dessus de la

Semliki ; sur la gauche, c'est la grande chaîne qui dresse ses sommets de 1 000 à 4 700 mètres au-dessus de la vallée. Le Rouvenzori occupe environ 150 kilomètres de cette ligne montagneuse ; projeté en avant comme l'énorme bastion d'une forteresse imprenable, il commande au nord-est les approches de l'Albert-Nyanza et la vallée de la Semliki, au sud tout le bassin du lac Albert-Édouard. Pour un voyageur remontant le lac Albert par une très belle journée, ce bastion prend l'aspect d'une chaîne courant de l'est à l'ouest ; pour un voyageur venant du sud, il paraît barrer tout passage vers le nord ; à l'observateur placé sur les hauteurs des Balegga ou du plateau occidental, le pays d'Ounyoro, s'élevant en une pente douce et ininterrompue, semble le glacis de la superbe chaîne.

Escarpée, ingravissable sur la face occidentale, au sud elle s'abaisse par terrasses et pentes successives jusqu'au lac Albert-Édouard, tandis que le revers oriental, âpre et rugueux, projette en avant des chaînes plus basses et des forts détachés qui lui font une ligne de défense, comme le Gordon Bennett et le Mackinnon, tous deux élevés de 4 500 à 4 600 mètres.

Le drainage principal de la chaîne neigeuse se fait à l'ouest par la Semliki et au sud par le lac Albert-Édouard. La Katonga, qui se jette dans le Victoria-Nyanza et le Kafour du Nil Somerset, sont tous deux alimentés par les pentes orientales du Rouvenzori. La rivière Mississi, tributaire du lac Albert, sort directement de la chaîne à l'extrémité nord.

Pendant notre voyage vers le sud le long de la Semliki et sur les rives de l'Albert-Édouard, j'ai compté 66 torrents descendus du Rouvenzori. Les plus importants sont le Rami, le Rouboutou, le Singuiri, le Rami-Loulou, le Boutahou, le Rous-siroubi, le Rouimi, tributaires de la Semliki, et les rivières de Rouverahi, Nyamagazani, Ounyamouambi, Roukoki, Nsongui et Roussango, qui se jettent dans l'Albert-Édouard.

Le point d'ébullition donne au lac supérieur l'altitude de 1 009 mètres et celle de 717 au lac Albert, soit une différence de niveau de 292 mètres sur une distance de 240 kilomètres environ. Il faut en conclure, qu'outre la vitesse de son courant et ses rapides, la Semliki compte nombre de cataractes dans sa course d'un lac à l'autre.

Sur une longueur de 65 kilomètres environ, la vallée de la Semliki est une véritable serre chaude. La partie balayée par

les bourrasques du lac Albert n'offre qu'un sol aride, nourrissant quelques maigres bois d'acacias et une herbe amère refusée par les troupeaux. Mais entre elle et une zone de même nature que parcourent les vents du lac Albert-Édouard, le sol riche et fécond doit être un des plus riches du monde. Les indigènes le savent bien : d'innombrables petites tribus y défrichent la forêt et cultivent le plantain et la banane dans les clairières. On ne peut faire un kilomètre dans une direction quelconque sans tomber sur une florissante bananeraie. Nulle terre africaine, y compris l'Ouganda, n'offre une telle abondance de vivres ; elle défrayerait les orgies de dix caravanes comme la mienne. J'ai déjà parlé de la grosseur des plantains.

Pendant les seize jours que nous mîmes à traverser cette plantureuse région forestière, généralement connue sous le nom d'Aouamba, d'après une de ses tribus, nous dûmes supporter dix terribles averses, dont plusieurs duraient neuf heures, sans compter un fort orage quotidien. Quand, sortis de la région boisée, nous eûmes gravi la terrasse herbeuse, haute d'une centaine de mètres, et bordière des monts, aussi loin que nos regards pouvaient atteindre, la forêt continuait, immense, infinie, sans autre interruption que les nombreuses bananeraies, reconnaissables à leur vert moins foncé. Les mouvements du sol se bornaient aux dépressions latérales marquant le cours des torrents. Au-dessus se mouvaient avec lenteur les longues traînées irrégulières de vapeurs, blanches comme la neige. Lourdemment, comme avec effort, elles se portaient à la rencontre l'une de l'autre et s'unissaient en masses compactes qui, vues d'en haut, offraient l'aspect d'un ciel inversé. Parfois la silhouette fugitive d'un coin de forêt se dessinait dans une déchirure de la nuée ; puis les masses flottantes roulaient l'une sur l'autre, se joignant ou s'écartant sans relâche jusqu'à ce que, condensées par le refroidissement de la température — généralement au lever ou au coucher du soleil, — elles finissent par tomber en averses copieuses. Tout cela nous contrariait fort, chercheurs obstinés de points de vue, anxieux de connaître ce monde étrange ; mais nous y trouvions l'explication de la merveilleuse fécondité de la région et de la modestie toujours voilée de notre Rouvenzori. La hauteur et l'étendue de la chaîne interdisent l'entrée de la vallée aux vents frais, chasseurs de nuages.



Vue à vol d'oiseau du Rouvenzori, du lac Albert-Édouard et du lac Albert.

Sur tout un quart de cercle, de l'est au sud, la grande montagne, interceptant les courants aériens, empêche les vapeurs de fuir dans cette direction; mais, parvenues à la hauteur des sommets, saisies par le froid, ces vapeurs se résolvent en pluies abondantes. Du nord à l'ouest, la chaîne fait obstacle à la libre entrée des vents et contribue à maintenir cette chaleur égale, si favorable à la végétation, qui, enveloppée de moites exhalaisons, foisonne en cette vie exubérante, sans égale sur la terre africaine.

Où la couche d'humus est légère, comme au pied de la chaîne, l'herbe-canne, haute de 4 à 5 mètres, s'étale sur d'énormes étendues en masse luxuriante et impénétrable. Lorsque cette couche est profonde, la forêt se dresse serrée, abritant un impénétrable sous-bois de jeunes arbres reliés, et parfois presque cachés, par les lianes et les plantes vivaces.

Chaque tronc a sa robe verte de mousse fine et moelleuse d'où l'eau retombe en perles brillantes; chaque fougère arborescente, chaque branche horizontale, a sa moisson d'éléphantus et d'orchidées; chaque rocher se revêt de lichens et sa moindre fissure s'orne d'une guirlande fleurie. Les plantes s'élancent de partout et, sauf sur la paroi verticale d'un bloc récemment remué, mettent sur chaque objet le sourire de leur forme, de leur couleur et de leur grâce.

La veille de notre sortie définitive de la région forestière, nous pûmes constater quelles surprises la nature nous réservait en fait de nouveautés botaniques. Entre Mtarega et Oulegga, nous vîmes des bananiers sauvages dont le stipe mesurait, à deux pieds au-dessus du sol, de 45 à 60 centimètres de diamètre. Longues de plus de 3 mètres et larges de 60 centimètres, les feuilles étaient réunies en bouquet au sommet de la tige, puis retombaient tout autour en courbe gracieuse, d'ombre fraîche et reposante. Au milieu s'épanouissaient les grappes de fleurs où brillaient les régimes. Je ne sais à quelle altitude peuvent croître ces bananiers sauvages; j'ai seulement observé qu'au-dessus de 2400 mètres on n'en voyait plus guère. Les fougères arborescentes se dressent à 5 ou 6 mètres du sol, par séries de bosquets étroits, le long des creux humides ou sur la marge des ruisseaux; une incroyable variété de ptéridées plus modestes se pressent autour des géants de la famille. Plus loin, des calamus s'élancent des